

EN LETTRES DE SANG...

Dimanche 23 juin 1991, Mougins (Alpes-Maritimes).

Les premiers jours de l'été s'annoncent radieux sur la Côte d'Azur. Il est à peine 10 heures ce dimanche matin. Le soleil inonde déjà les magnifiques propriétés juchées sur les hauteurs de Cannes. Une bise marine effleure les pins et les cyprès, les cigales chantent à tue-tête. On respire. Rien ne laisse présager qu'un crime va ensanglanter cette belle journée.

À La Chamade, dans sa somptueuse demeure, Ghislaine Marchal, soixante-cinq ans, s'attarde dans son lit. Autour d'elle, un joyeux désordre : journaux, produits de maquillage, plateau de petit déjeuner... La riche veuve s'adonne à sa passion : les mots croisés. De temps à autre, tout en cherchant la définition d'un mot, elle lève les yeux vers la large baie vitrée de la chambre. Au premier plan, son œil glisse sur la piscine avant d'accrocher, au loin, les îles de Lérins et de se perdre à l'horizon, où le bleu de la Méditerranée épouse celui du ciel.

Ici, tout est luxe, calme et volupté. Autour de sa bâtisse, des villas majestueuses séparées par des murets et des haies de verdure descendent en cascade jusqu'à la mer. En partant de Mougins, on accède à ce

petit paradis par un chemin étroit qui escalade la colline pentue. À gauche, un sentier de terre « sans issue » se faufile à travers les pins : l'allée Saint-Barthélemy. Deux voitures ne peuvent s'y engager à la fois. Quelques centaines de mètres plus loin, sur le flanc gauche et légèrement en contrebas, une propriété repose au milieu des pins, des chênes verts et des cyprès, entourée d'un grillage et fermée par un portail métallique : La Chamade.

Ce domaine, qui emprunte son nom au titre du livre de Françoise Sagan, comprend un bâtiment composé de huit pièces, dont cinq chambres et un immense salon. Celui-ci s'ouvre sur une terrasse à colonnades au milieu de laquelle le bleu de la piscine s'assoupit... La propriétaire a dessiné elle-même les plans de sa villa. Son goût de la décoration a fait le reste : sobre mobilier Louis XV, porcelaines chinoises, tableaux de valeur sur les murs...

Vers 10h30, Mme Marchal s'active. Elle attrape son téléphone pour appeler son amie Colette Koster.

— Allô, Colette ! Je te confirme que je serai là pour le déjeuner à 13 heures.

Les deux femmes papotent quelques minutes, puis raccrochent. Quelques jours auparavant, Ghislaine Marchal a acheté un coupe-papier électrique ; elle compte l'offrir ce jour-là à Marius Koster pour son anniversaire. La propriété des Koster, des amis suisses, est située à un kilomètre environ de La Chamade. En voiture, on y est en quelques minutes.

Mme Marchal se replonge dans ses mots croisés, boit une tasse de thé, profite encore de sa grasse matinée. C'est une belle femme au regard bleuté, aux cheveux blond cuivré, d'allure sportive, paraissant plus jeune que son âge. Dotée d'une forte personnalité et d'un caractère entier, voire rugueux – pas du genre à s'en laisser conter... Issue de la grande bourgeoisie – son père était industriel –, elle s'est mariée en 1943, à l'âge de dix-sept

ans, avec Jacques Veilleux, dirigeant d'une société. Deux ans plus tard, elle accouchait d'un petit Christian, avant de divorcer pour épouser en secondes noces Jean-Pierre Marchal, le fils du fondateur de l'empire Marchal, fabricant de phares et d'accessoires pour automobiles. Sur la publicité, un chat noir dont les yeux projetaient une lumière jaune miaulait : « Je ne prête mes yeux qu'à Marchal. »

Le couple se sépare en 1977. Cinq ans plus tard, Jean-Pierre Marchal est terrassé par une crise cardiaque au cours d'une partie de golf aux États-Unis. Ghislaine Marchal hérite d'un appartement parisien, d'une propriété en Suisse et de la villa La Chatterie qu'elle occupait à Mougins avec Jean-Pierre Marchal. Cette dernière est revendue pour financer la construction de La Chamade.

Pendant quelques années, les habitants de Mougins apercevront la riche veuve se rendre au supermarché au volant de sa Rolls-Royce Silver Shadow. Puis, changement de décor, elle troquera la Rolls contre une Honda Civic blanche, plus discrète. Hormis un jardinier qui vient une fois par semaine et une femme de ménage qu'elle emploie le matin, Mme Marchal vit seule à La Chamade. Pour autant, elle aime recevoir, accueillir aussi bien sa famille que des gens du monde, pour lesquels elle organise des dîners ou avec qui elle joue au bridge. C'est une femme intelligente, cultivée, curieuse de tout mais assez secrète. On lui a prêté une relation avec un Grec, puis avec un Italien. Personne, en réalité, ne semble savoir.

Vers 11 h 30, elle s'active sérieusement. Nouveau coup de fil. Cette fois à Eugénie de Paolis, une amie anglaise.

— Eugénie, je suis désolée, mais je n'ai pas réussi à te trouver un véhicule de location pour tes vacances d'été...

Les deux femmes discutent de tout et de rien. Des vacances, des enfants, du beau temps.

Témoignage d'Eugénie de Paolis : « Le dimanche 23 juin 1991, j'ai reçu un appel téléphonique de Ghislaine. Je lui avais demandé de me trouver un véhicule de location à prix raisonnable car, comme l'année précédente, je venais passer deux mois d'été à Cannes. Elle me téléphonait pour me dire qu'elle n'avait rien trouvé. Elle était pressée car elle devait sortir, elle n'était pas du tout prête. Elle semblait seule dans la maison lorsqu'elle m'a téléphoné. Elle ne m'a pas fait part d'une quelconque crainte. Elle m'a paru tout à fait normale. »

— Bon, je te laisse, lance Ghislaine Marchal. Je suis invitée à un déjeuner et je ne suis pas encore prête. À bientôt!

Selon les relevés de France Telecom, la conversation, commencée à 11 h 23, a duré un peu moins de douze minutes.

Ghislaine Marchal décide d'accélérer les choses. Elle fonce sous la douche.

11 h 45. Le téléphone sonne. Cette fois, c'est Erica Serin, une amie de Cannes qu'elle a invitée à déjeuner le lendemain.

— Erica, je sors de la douche, je suis toute mouillée, je te rappelle très vite.

11 h 48. Ghislaine Marchal rappelle Erica Serin.

— Erica, je suis pressée, j'ai un déjeuner à 13 heures et je ne suis pas encore prête. Je t'attends demain en fin de matinée, comme convenu. Il va faire beau, on passera l'après-midi au bord de la piscine. Surtout, tu n'oublies pas de m'apporter les journaux, *Nice-Matin* et *Le Figaro*. À demain!

Il est 11 h 50. Erica Serin sera la dernière personne à avoir entendu la voix de Mme Marchal.

À 13 heures, la plupart des invités sont arrivés chez les Koster. Tout ce petit monde papote en grignotant des

petits-fours. On ne s'inquiète pas encore de l'absence de Mme Marchal. N'a-t-elle pas confirmé sa venue? Un léger contretemps, sans doute.

Néanmoins, à 13h15, il faut se rendre à l'évidence, Ghislaine Marchal n'est toujours pas là. On décide de se mettre à table. Colette Koster, d'abord agacée par ce retard, se sent progressivement gagnée par l'inquiétude.

Vers 13h30, elle demande à son employée, Lorène Blanc, d'appeler La Chamade. Pas de réponse. Une heure plus tard, le téléphone sonne encore dans le vide. Même chose une heure après. Vers 18 heures, la nuit n'est pas encore tombée, Colette Koster se rend à La Chamade avec son Audi immatriculée en Suisse. Elle trouve le portail fermé à clé. Personne ne répond à l'interphone.

— Ghislaine! Ghislaine!

Ses appels restent sans réponse. Rien ne permet de savoir si Mme Marchal est présente ou non dans sa maison. Aurait-elle eu un malaise?

Colette Koster, perplexe, repart chez elle. En début de soirée, elle téléphone une nouvelle fois. Tentative infructueuse. Comme les précédentes. La nuit recouvre de son voile La Chamade et son mystère : où est passée Mme Marchal?

*

Lundi 24 juin, fin de matinée. Erica Serin, soixante-cinq ans, quitte sa résidence de Cannes au volant de sa petite R5. Sur sa route, elle s'arrête pour acheter les journaux – *Nice-Matin* et *Le Figaro* – que son amie lui a demandé d'apporter. Pas un nuage dans le ciel. Elle grimpe la colline qui mène à La Chamade. D'avance, elle se réjouit de la belle journée qu'elle va passer avec Ghislaine. Toutes deux étendues dans les transats ou les pieds dans l'eau, à refaire le monde.

Il est environ 11 h 30 lorsqu'elle arrive devant le portail. Mme Serin active l'interphone : pas de réponse. Habituellement, le portail commandé par un système électrique s'ouvre automatiquement. Mais rien ne se passe. Le portail est fermé à clé. Elle lance plusieurs appels.

— Ghislaine! Ghislaine!

Pas de réponse.

« Bizarre..., se dit Erica. Ghislaine est peut-être occupée, à l'extérieur, de l'autre côté, et elle ne m'entend pas. »

Erica patiente un peu, se hisse sur la pointe des pieds pour tenter d'apercevoir quelque chose par-dessus la haie. Rien ne filtre, pas un bruit, pas un éclat de voix. À proximité, des ouvriers s'affairent autour d'une bétonnière.

— Avez-vous aperçu une femme blonde ce matin? leur demande-t-elle.

Non, ils n'ont rien vu.

Indécise, perplexe, Erica Serin s'attarde encore un peu devant le portail avant de déposer les journaux dans la boîte aux lettres et de rentrer chez elle à Cannes. À peu près au même moment, Colette Koster, de plus en plus inquiète, se rend au mas Saint-Barthélemy chez Francine Pascal, une amie commune. Cette femme de quatre-vingts ans, veuve d'un médecin de Mougins, habite à moins de cinq cents mètres de La Chamade.

Colette Koster a dans l'idée que Mme Pascal en sait davantage qu'elle sur ce qui a pu arriver à leur amie. À vrai dire, Francine Pascal tombe des nues. Sa dernière entrevue avec Mme Marchal remonte au mercredi précédent lorsqu'elle-même, Colette Koster et une autre femme venue de Belgique, qu'elles ne connaissaient pas, ont déjeuné toutes les quatre à La Chamade. Depuis, pas de nouvelles. Francine Pascal n'est donc au courant de rien. Elle ignorait même que sa voisine et amie avait disparu.

Les deux femmes sont en pleine discussion lorsque le téléphone sonne. C'est Erica Serin qui, elle aussi, vient aux nouvelles. Elle raconte son rendez-vous manqué ce matin-là à La Chamade.

— Depuis que je suis rentrée, explique-t-elle, j'ai téléphoné toutes les dix minutes: aucune réponse. Quelque chose ne va pas.

Après ce coup de fil, une inquiétude grandissante s'empare des deux femmes. Elles se perdent en conjectures. A-t-elle eu un accident? A-t-elle eu un malaise? Est-elle partie à Paris sur un coup de tête?

— Impossible, elle aurait prévenu!

Bref, on tourne en rond. Mise au courant de la situation, Nicole Jacquot, gardienne du mas Saint-Barthélemy, suggère d'envoyer sur place un employé de la société de gardiennage AGM, qui a un contrat de surveillance avec La Chamade et possède de ce fait les clés de la villa. Francine Pascal appelle aussitôt AGM et insiste fort pour que quelqu'un se rende immédiatement sur place.

Il est 14h10 lorsque Christian Agatti, employé d'AGM, arrive devant le portail, fermé à clé, de La Chamade. Il l'ouvre, puis pénètre dans la propriété. « La première chose que j'ai faite en entrant, c'est d'en faire le tour, comme systématiquement lorsqu'il y a déclenchement d'alarme, afin de vérifier s'il n'y a pas d'effraction visible de l'extérieur. Je suis donc descendu devant les garages, qui étaient fermés. Côté piscine, j'ai constaté que le premier volet était remonté. Je peux vous affirmer qu'il s'agit de celui de la chambre, puisque je le constaterai ultérieurement lors de mon entrée dans la villa. J'ai poursuivi ma visite extérieure et j'ai remarqué que tous les autres volets étaient descendus. »

À l'arrière, la villa est construite en « U ». Un bâtiment central relie deux ailes situées de chaque côté, la gauche

abritant un local à bois. Au pied de celui-ci, un escalier abrupt mène à la cave-chaufferie. Premier constat de M. Agatti : la porte de la cuisine est fermée à clé. Deuxième constat : la porte de l'entrée principale est fermée, mais pas verrouillée. Troisième constat : l'alarme ne se déclenche pas à l'ouverture.

M. Agatti : « J'ai repensé à ce qu'avait dit Mme Pascal : Mme Marchal n'avait pas été vue depuis la veille. Je ne suis pas entré, mais je suis remonté au portillon. J'ai appuyé à de nombreuses reprises sur l'interphone, sans réponse. Intrigué, j'ai décidé d'entrer dans la maison. »

Guère rassuré, il avance à pas lents, l'échine parcourue d'un frisson, comme habité d'un mauvais pressentiment. « L'intérieur était sombre et, machinalement, je me suis dirigé vers la pièce dont le volet était ouvert. J'appelais Mme Marchal, qui ne répondait pas. En entrant dans la pièce où il faisait jour, j'ai constaté qu'il s'agissait d'une chambre. Le lit était défait. Sur ce lit, j'ai remarqué la présence de divers objets. Je me souviens qu'il y avait des lunettes, des produits de maquillage et un livre. [...] J'ignorais s'il y avait quelqu'un à l'intérieur de l'habitation ; Mme Marchal ne répondant pas, il aurait pu y avoir un intrus. [...] J'ai ensuite vérifié dans d'autres pièces, notamment dans la salle de bains située à côté de la chambre, puis j'ai traversé le salon, la salle à manger, la cuisine pour ensuite aboutir au hall d'entrée. »

Rien à signaler. Pas de traces d'effraction ou de cambriolage. Même constat à l'étage, où les chambres sont visitées une à une. M. Agatti a l'étrange impression que la propriétaire de la maison est là, à proximité, qu'elle s'est absentée quelques minutes et peut apparaître à tout moment. Lit défait, plateau de petit déjeuner dans la cuisine, sac à main sur la commode de la chambre... le désordre qui règne dans la maison lui donne vie. La question pourtant reste entière : où est Mme Marchal ?

M. Agatti ressort prestement par la porte d'entrée principale, qu'il tente de fermer à clé depuis l'extérieur. Impossible, la clé tourne dans le vide. Il en comprend la raison : une clé, accrochée à un trousseau, est enfoncée dans la serrure, à l'intérieur. Il la retire, pose le trousseau sur un meuble situé dans le hall d'entrée, enclenche l'alarme – un voyant rouge s'allume – et quitte les lieux, non sans un certain soulagement.

*

De retour dans les bureaux d'AGM, Christian Agatti remet à sa directrice un rapport circonstancié de sa visite à La Chamade. Celle-ci appelle aussitôt Mme Pascal pour l'informer. La vieille dame paraît sceptique, voire peu satisfaite. M. Agatti lui propose alors de l'accompagner pour reprendre les recherches en sa compagnie. Mme Pascal accepte. Auparavant, elle appelle le docteur Edmond Delemotte, médecin traitant de Mme Marchal :

— Bonjour, docteur. On est sans nouvelles de Ghislaine Marchal. Vous ne l'auriez pas hospitalisée par hasard?

— Non, je ne l'ai pas vue. Pourquoi?

Francine Pascal lui raconte toute l'histoire. Le docteur Delemotte assure qu'il se met en route immédiatement pour La Chamade.

Il est environ 16 heures lorsque M. Agatti et Mme Pascal, bientôt rejoints par le docteur Delemotte et Mme Jacquot, se retrouvent dans la cour de La Chamade pour entreprendre des recherches plus approfondies. On passe la maison au peigne fin. La chambre à coucher fait plus particulièrement l'objet d'un examen minutieux. Le médecin constate « un désordre organisé, comme d'habitude ». Lunettes de vue et journaux – *Madame Figaro*,

cahiers saumon du *Figaro Économie* – traînent sur le lit, à côté d'un gros agenda et au milieu de produits de maquillage ouverts qui semblent avoir été utilisés cinq minutes auparavant. Sur l'abattant d'un secrétaire, deux chéquiers et un sac à main blanc, ouvert. À la recherche d'un indice, d'une information, on le fouille, on le tourne, on le retourne. Rien, hormis les objets usuels que l'on trouve dans un sac féminin. Pas d'argent.

Mme Pascal et ses amis font le même constat que M. Agatti : ni effraction, ni violences, ni désordre. Les objets habituels – magnéto, télévision, tableaux... – sont à leur place. Seule Mme Marchal manque à l'appel. La tension monte d'un cran lorsqu'on constate que sa Honda Civic blanche n'a pas bougé du garage. Il devient alors peu probable que sa propriétaire ait quitté les lieux. L'imagination commence à galoper.

— Si elle n'est pas partie, c'est donc qu'elle est encore là !

Un mauvais pressentiment s'empare du groupe. Il est 17 heures, le docteur Delemotte décide d'appeler la gendarmerie.

*

Le gendarme Bonelli, de permanence à la petite brigade de gendarmerie de Mougins, reçoit l'appel du médecin. Une affaire de disparition. Aussitôt, on expédie sur les lieux huit gendarmes et plusieurs chiens dirigés par le maréchal des logis-chef. La troupe est rapidement rejointe par Albert Monteiro, un autre employé de la société AGM. Il est 17 h 30.

On reprend les investigations pour aboutir aux mêmes constatations : pas d'effraction, de désordre ni de vol. La présence des lunettes de vue et celle du sac à main ouvert troublent les gendarmes.

« Certaines personnes ont peut-être des informations, se disent-ils. Essayons d'en savoir plus. »

Ils se mettent en quête du répertoire téléphonique. Le sac à main est de nouveau inspecté. M. Monteiro : « Avec les gendarmes, nous avons fouillé dans le sac pour trouver le répertoire. Nous ne l'avons pas trouvé. » On finit par le découvrir sur la tablette de chevet du lit. Un gendarme passe quelques coups de fil. En vain. Personne ne semble savoir où se trouve Mme Marchal.

À l'extérieur, il fait encore clair. Une belle lumière dorée de fin de journée arrose le jardin. Les gendarmes fouillent les buissons, les chiens reniflent les chemins environnants. Sans résultat ; pas le moindre indice.

Un peu plus tôt, le docteur Delemotte a tenté une incursion dans la cave, seul endroit qui n'a pas été fouillé. L'entrée se trouve dans la cour, près du local à bois. On ouvre un petit portillon en fer avant de descendre un escalier de ciment abrupt d'une dizaine de marches. Mais le médecin s'est heurté à la porte métallique, hermétiquement close.

Martial Liedkte, l'un des gendarmes, s'approche à son tour de la lourde porte. Impossible de l'ouvrir ! Il remonte.

— Savez-vous où sont les clés de la cave ? demande-t-il à l'employé d'AGM.

Celui-ci fouille un peu partout. Il déniche une boîte à cigares remplie de clés.

— Cherchez là-dedans, elle s'y trouve sans doute.

Dans le fatras, on découvre une clé qui porte l'étiquette « chaufferie ». Martial Liedkte s'en saisit. Accompagné du gendarme Jean-Louis Teulière, un solide gaillard, il redescend l'escalier à pic qui mène à la cave. Après avoir donné deux tours de clé, il pousse la porte, qui ne fait que s'entrebâiller très légèrement. Le gendarme insiste, mais il semble que quelque chose, derrière la masse métallique, résiste.

Les gendarmes s'y mettent à deux pour peser de tout leur poids sur la porte. Celle-ci résiste encore, mais, sous la pression, finit par s'entrouvrir un peu plus. Suffisamment pour que Martial Liedkte puisse passer son bras à l'intérieur, comme au travers de l'obscurité d'un tombeau. En aveugle, il tâtonne de haut en bas sur le dos de la porte. Qu'y a-t-il derrière? Sa main palpe tantôt du métal, tantôt du tissu. Bizarre... Il finit par identifier mentalement l'objet : un lit en fer pliant. Après plusieurs tentatives, sa main parvient à se saisir de l'un des montants et à repousser le lit vers l'intérieur de la cave. La porte se libère un peu plus. Le jour s'infiltré dans l'ouverture. « C'est à ce moment-là que j'ai vu un interrupteur plein de sang », déclarera-t-il plus tard. Il sait que quelque chose de grave est arrivé.

Pour autant, cette maudite porte ne s'ouvre toujours pas. Au contraire de son collègue, massif, Martial Liedkte est assez fin. Il n'arrive cependant pas à passer son corps en entier dans l'ouverture. Ça bloque. Quelque chose résiste encore. Mais quoi? Les gendarmes cherchent à nouveau et trouvent le point de résistance. En bas à gauche, à vingt centimètres environ de l'angle, on aperçoit un bout de tube. Les deux gendarmes exercent une pression encore plus forte sur la porte. Martial Liedkte parvient à passer une partie de son corps. Derrière la porte, en bas, il distingue un tube métallique. D'un coup de pied, il le chasse. L'ouverture se libère totalement.

Face à lui, un silence sépulcral. « Vu qu'il y avait du sang sur l'interrupteur, j'ai dit au gendarme Teulière d'allumer avec la pointe de la clé avec laquelle nous avons ouvert la porte. Ce qu'il a fait. » Martial Liedkte reste tétanisé quelques secondes. « J'ai vu une masse sombre allongée dans la pièce du fond. » Se ressaisissant, il demande à son collègue de ne pas entrer pour

éviter de piétiner d'éventuelles traces. Teulière monte prévenir leurs supérieurs.

Martial Liedkte balaie la cave du regard. Là-bas, dans le fond, il distingue un peu plus nettement le corps inanimé de Mme Marchal, allongée sur le ventre, vêtue d'un peignoir de bain ensanglanté. Un peu partout sur le sol et sur différents objets, des traces de sang. Soudain, côté gauche, sur l'une des portes intérieures de la cave, une hallucinante inscription en lettres de sang fait sursauter le gendarme :

OMAR
M'A TUER

Plus tard, sur une autre porte – celle de la chaufferie –, à proximité du cadavre de Mme Marchal, on relèvera une seconde inscription, beaucoup moins nette, tombante, inachevée :

OMAR M'A T

*

Des inscriptions en lettres de sang venues d'outre-tombe, une faute d'orthographe, le cadavre mutilé d'une riche veuve, un tombeau fermé à clé, l'arrestation puis la condamnation d'un jardinier marocain de vingt-neuf ans qui se déclare innocent... Tous les ingrédients sont réunis pour transformer un horrible fait divers en un roman noir, digne des plus grandes énigmes criminelles. Le crime de Mougins va enflammer les imaginations, déchaîner les passions et susciter d'innombrables polémiques.

Pourtant, en réfléchissant bien et en examinant sereinement les faits, il n'y a que deux explications possibles à ce crime horrible. La première : un scénario diabolique – lequel peut comporter plusieurs variantes – qui vise à accuser un homme, prénommé Omar, d'un crime qu'il n'a pas commis. La seconde : dans un ultime sursaut, aux portes des ténèbres, la victime a dénoncé son meurtrier avec son propre sang. D'un côté, une abominable machination ; de l'autre, le courage d'une femme massacrée qui confine à l'héroïsme. Ce sont ces différents scénarios que nous allons examiner point par point, en remontant le temps, depuis les événements les plus récents jusqu'au cœur de l'énigme et à sa résolution.